



Général REDVERS BULLER.

Si des hostilités éclatent dans le Sud de l'Afrique, c'est cet officier qui commandera les troupes anglaises.

LE MEETING -DU- CINQUIEME WARD.

McCaleb, Fitzpatrick, Lazarus, O'Conor, Théard, Charbonnet et Gill ont été sanguins, hier soir, dans leurs attaques contre les Jacksoniens; ils ont sonné à bouche que veux-tu.

En se liant à une campagne d'invectives, les démocrates sont entrés dans une voie que leur ont ouverte leurs adversaires. Tous les orateurs d'hier sont montés sur le stump bôté, cravaches et bâtons en mains.

Ce ne sont pas des questions politiques que l'on agite chaque soir, mais des philippiques que l'on prononce.

Faussees Manœuvres

Si l'on veut se rendre compte des mouvements qui se produisent soit dans un Etat, soit dans une communauté, surtout à la veille d'élections d'un caractère national ou municipal, il faut suivre attentivement du regard les différents meetings qui se tiennent alors dans les rues.

AU FORT CHABROL.

MM. Marion et Roy, commissaires de police aux délégations, et M. Cochefert, chef de la Sûreté, accompagnés de deux secrétaires, se sont rendus il y a quelques instants, à huit heures, au fort Chabrol pour mettre sous scelles les papiers et objets saisis au cours de la perquisition opérée ce jour-là.

Les magistrats ont saisi 15 cartouches chargées, 8 revolvers et trois mille cartouches.

Les papiers saisis au Grand Occident étaient pour la plupart des factures de fournisseurs et des lettres sans importance.

L'après-midi fut employée au dépouillement de tous ces dossiers. On photographia ensuite diverses chambres de l'hôtel et un plan des lieux fut pris également.

Pendant ce temps, un poste de pompiers aérat les caves et le rez-de-chaussée.

Les fouilles continuèrent dans l'hôtel. C'est ainsi qu'un drapeau noir qui avait été arboré sur le toit du Grand Occident, avait été fait avec le voile de l'appareil photographique de M. Guérin.

Vers sept heures, tout était terminé. M. Guérin fit apporter son dîner d'un restaurant voisin.

A la sortie, comme le chef de la sûreté aperçut aux fenêtres des maisons d'en face certains groupes d'antisémites et que ses agents virent d'un autre côté lui signaler la présence d'un assez grand nombre de ligneurs rue d'Hauterive, M. Cochefert, pour prévenir toute manifestation et éviter un coup de force, employa le stratagème suivant:

S'emparant d'un chapeau Mors, accroché à une patère du cabinet de travail de M. Guérin, M. Cochefert en coiffa un de ses inspecteurs, M. Nicolas. Ce dernier, de haute taille, bien musclé, a une vague ressemblance avec le délégué général des antisémites.

L'inspecteur Nicolas fut placé entre quatre de ses collègues dans un sacre fermé. La voiture partit par la rue d'Hauterive, au milieu des acclamations des amis de M. Guérin qui prirent l'agent de la sûreté pour le vrai Guérin.

Un des ligneurs, montant sur le marabou du sacre, serra même fiévreusement la main de l'inspecteur de police en lui criant: "Bravo Guérin, bravo!"

Pendant que son sosie trompait ainsi le public, M. Guérin, accompagné de trois agents, prenait le boulevard Magenta et rentrait à la Santé, à huit heures et demie.

Détail rétrospectif. Voici quel était le plan d'attaque de la police, s'il y eût eu un assaut:

Dans les trois voies qui bordent le fort, des fantassins devaient être disposés de manière à pouvoir répondre par des coups de feu aux carabines des assésés. Les balcons et les toits voisins eussent été garnis de fusils. On espérait rendre ainsi impossible l'usage des armes à feu que possédait M. Guérin.

Cette mesure de précaution une fois prise, on se serait mis à l'abri du danger d'incendie. La police, très au courant de ce qui se passait au fort Chabrol, savait de sources sûres que des tas de bois et de copeaux avaient été amassés dans les caves et voici de quelle façon extrêmement simple on eût rendu inutilis ces préparatifs: une cartouche de dynamite, placée dans le branchement qui, de l'égoût de la rue de Chabrol, va à la maison de M. Guérin, eût rompu la conduite

d'eau et eût provoqué l'inondation totale des sous-sols. C'est alors que l'assaut proprement dit eût été donné: huit brèches eussent été percées à l'immeuble, deux sur chacune de faces; la dynamite eût rendu ces opérations très faciles, même dans le mur mitoyen de No. 49.

Par chacune des ouvertures béantes seraient entrés quatre soldats et un sous-officier, quatre municipaux et un brigadier; finalement, quatre inspecteurs de la sûreté. Ces derniers devaient, seuls, mettre la main sur les assésés, que les militaires auraient simplement tenu en respect.

C'est en prévision d'une mêlée que les agents de la sûreté portaient un brassard blanc avec les lettres P P en noir, ils eussent ainsi été, sans crainte aucune de confusion, reconnus par les militaires. Evidemment, si les assésés s'étaient défendus, il y eût des morts et des blessés; mais l'attaque, se produisant par huit côtés à la fois, eût déconcerté les assésés.

Maintenant que tout est fini, les inspecteurs de la sûreté demandent à conserver comme souvenir leur brassard: il leur rappelle qu'ils ont cru avoir à risquer leur vie. M. Cochefert n'a pas encore pris de décision à cet égard.

UNE Interview de Dreyfus.

Le Figaro vient de publier une interview du capitaine Dreyfus prise au cours de son voyage de Rennes à Carpentras, par M. Jules Huret.

Dreyfus fait d'abord le récit de son existence pendant sa captivité à l'île du Diable; puis il est arrivé à parler du procès de Rennes, il combat les dépositions du général Mercier et finit par déclarer qu'il ne comprend pas les théories exposées par l'ancien ministre de la Guerre.

Puis il ajoute: "C'est comme cette théorie du conseil de guerre: les circonstances atténuantes! La trahison en vers la patrie est le plus grand crime que puisse commettre un être humain. Un assassin, un voleur peuvent s'excuser dans une certaine mesure. Leur crime n'est que l'application d'un instinct de la trahison est un crime contre la collectivité. Il n'y a pas de circonstances atténuantes. Dire cela est une monstruosité!"

"Quel effet vous a fait le verdict?" "Qu'il eût d'abord été douloureux, puis de la stupéfaction, puis une sorte de réconfort très doux, en apprenant que deux officiers avaient eu le courage de se déclarer pleinement innocents. Et vous n'avez jamais rien su de ce qui se faisait en France pour vous?"

"Jamais un mot, un seul mot! De temps en temps, les rigueurs redoublaient. Je suis à présent que cela coïncidait avec les déclarations des ministères de la guerre!"

"Mais quels prétextes vos collègues vous donnaient-ils?" "Aucun. Et je ne leur en demandais pas; je ne voulais rien avoir à ces gens, et puis, comme je n'acceptais pas ma condamnation, pas plus la déportation à la vie qu'une semaine ou un jour de réduction, je ne pouvais pas discuter sur la peine qu'on m'appliquait, car c'eût été la reconnaître, et je me le voulais pas."

"Revenez-vous dans l'armée si, légalement, vous en retrouviez le droit?" "Non, moi-même de ma réhabilitation je donnerais ma démission. — En somme, croyez-vous à un complot?"

"Je crois qu'au début, justifié, au conseil de guerre de 1894, c'est-à-dire vers la fin de l'instruction, on croyait, du moins la plupart des gens qui y étaient mêlés croyaient à ma culpabilité. Mais au conseil de guerre c'est autre chose. Je suis certain qu'à partir de ce moment-là, comme on a senti qu'en s'était trompé, on a eu peur d'être accusé de légèreté et on a accumulé contre moi machinations sur machinations. D'ailleurs la preuve est faite par le capitaine Freytag."

"Qu'allez-vous faire à présent?" "Je veux vivre seul avec mes enfants et ma femme."

POUR 25 FRANCS.

Napoléon, pour la journée du Sacre, commanda une paire de bottes à un Alsacien fixé à Paris, qui présenta ensuite une note de 1,000 francs.

Cela parut cher. — Eh bien! dit-il, que Sa Majesté me rende mes bottes! Après avoir été un grand condonier, il fut ruiné par ses fils et se trouva péniblement jusqu'à son petit village natal, près d'Altkirch, en Alsace. Il emportait avec lui les bottes du Sacre.

Elles lui valurent d'être nourri aux frais de la commune qu'un tel souvenir honorerait. Il les légua à ses concitoyens et, jusqu'à ces dernières semaines, on les voyait à la mairie.

Elles viennent d'être vendues et achetées par un propriétaire d'Altkirch — pour vingt-cinq francs.

AMUSEMENTS. CRESCENT THEATRE.

Le Crescent a pour mission spéciale de donner la note comique, de faire rire son auditoire. Cette mission, il l'a accomplie jusqu'ici, non seulement avec conscience, mais avec talent.

Impossible d'assister aux scènes amusantes de Mme B. O'Shaughnessy, sans être pris d'un fou rire, et d'un désir irrésistible d'y retourner. Retournons-y donc gaiement, en attendant la pièce qui doit faire, cette saison, la fortune du Crescent, "Mlle Pif", un succès parisien devenu un succès américain, un succès à New York surtout, où la pièce a tenu l'affiche pendant nous ne savons combien de semaines.

THEATRE TULANE.

La "Purple Lady" ne sera plus jouée que trois fois. Dimanche elle fera place au grand répertoire dramatique et tragique avec l'éminent artiste qui a nom Frederick Ward. Il a le droit de citer le nom de Frederick Ward pour comprendre que nous allons entrer dans une série de représentations de premier ordre: "Romeo et Juliette" par exemple, "Virginia", "Le Marchand de Venise", "Richard III", etc. Ces quatre pièces, quatre chefs-d'œuvre, donnent une idée du niveau élevé où a voulu nous placer la direction de Tulane. Il va sans dire que Frederick Ward est entouré d'un personnel d'élite capable de faire ressortir les beautés des productions Shakespeareennes.

GRAND OPERA HOUSE.

Comme à l'ordinaire, depuis la première de "Hold by the Enemy", le chef-d'œuvre de Gillette, il y avait, hier soir, foule au Grand Opera House. Il en sera de même pour les deux ou trois représentations qui restent à donner de cette pièce, si remarquablement écrite et si brillamment interprétée par la troupe permanente engagée par le directeur Greenwood.

Dimanche, matinée à 2 heures 30 précises, 1re de "Hoodman Blind".

une nouveauté à la Nouvelle-Orléans. Nous ne la connaissons pas, mais si nous nous en rapportons aux dires de nos confrères du Nord et de l'Est, la pièce fera fureur à la Nouvelle-Orléans.

L'ESPRIT DES AUTRES.

"Baptiste, il me semble que vous venez encore de casser un verre?"

"Oui, madame; mais cette fois, j'ai eu de la chance: il s'est cassé en deux!"

"Et vous appelez cela de la chance?"

"Ah! on voit bien que Madame ne sait pas le mal qu'il faut se donner pour ramasser les éclats, quand un verre se brise en mille morceaux."

DEPECHE

Télégraphiques

RETOUR

L'EXPEDITION D'ORANI.

Manille, Philippines, 5 octobre, 5 heures 10 du soir — L'expédition envoyée à la rivière Orani sous le commandement du capitaine Cornwell pour renflouer la canonnière Urbanit est revenue hier à Cavite avec la coque du bâtiment, après avoir bombardé Orani et débarqué un débris.

Le capitaine Cornwell a ramené un prisonnier. Le lieutenant Franklin, de la canonnière Laguna de Bay, a conduit l'expédition. Les Américains n'ont fait aucune perte.

Lundi matin l'expédition est entrée dans la rivière et les navires ont jeté l'ancre au-dessus d'Orani, que les habitants avaient évacuée en emportant leurs effets. Les canonnières ont bombardé Orani, les berges et le territoire avoisinant.

Les Philippines ont répondu à coups de fusils. L'Urbanita a été remorqué hors de la barre à une heure. Les Américains n'ont pas été inquiétés. Le lendemain matin le bombardement a recommencé pour couvrir le débarquement de 180 marins et soldats d'infanterie de marine à un demi-mille environ au-dessus de la ville.

En entrant dans la rivière Orani les Américains ont essayé un léger feu de mousqueterie parti des tranchées occupées par les Philippines.

Ils ont trouvé la ville abandonnée, et quelques huttes incendiées par les obus.

Complot à Manille.

Manille, Philippines, 5 octobre, six heures 20 du soir — L'archevêque de Manille avait prévenu le général Otis qu'il existait un complot pour l'incendie de la résidence du gouverneur général, de l'archevêché et de plusieurs édifices gouvernementaux, mais aucune tentative n'a été faite, probablement à cause du déploiement de forces militaires.

Les premiers rapports relatifs à l'affaire de Parangu, la nuit dernière, paraissent exagérés. Le fait est qu'une petite bande d'insurgés suivant la route de la Baie ont tiré sur le village et plus tard sur Las Pinas. Deux ou trois

hottes ont été brûlées. L'explosion des bambous a fait croire à Manille à une forte fusillade.

Le transport américain Warren est arrivé de San Francisco avec douze cents recrues.

La canonnière américaine Wheeling, partie de Vancouver le 3 mars, par voie d'Honolulu, a été un Philipin en passant à St-Vincent, dans le nord de l'île de Luçon.

Les Philipins ont tiré sur les hommes de la canonnière se reposant sur le pont, et l'endroit a été bombardé.

Flotte des Philippines.

Washington, 5 octobre — Les fonctionnaires du département de la marine ont été très occupés aujourd'hui aux préparatifs de renforcement de la flotte des Philippines, comme l'a suggéré hier l'amiral Dewey dans son entretien avec le Président.

En examinant la liste des bâtiments disponibles on a découvert que le plan conçu hier soir, l'envoi des canonnières Marietta et Machias avec le croiseur Brooklyn devra être modifié en ce qui concerne les canonnières.

Vers midi le département de la marine avait déterminé son plan et était en mesure de lancer les ordres aux navires dont l'envoi à Manille est décidé.

Par télégraphe ordre a été envoyé au croiseur New Orleans de se rendre immédiatement à l'arsenal de New York, où quelques changements seront faits dans son armement. Ces changements seront terminés en six jours, après lesquels le croiseur entreprendra le voyage.

Le croiseur Brooklyn sera arrêté par des signaux en vue de Hampton Roads et renvoyé à New York, d'où il est parti ce matin avant l'arrivée des ordres du département de la marine. Le croiseur pourra partir pour les Philippines à la fin de la semaine prochaine.

Ordre a été donné par le câble à la canonnière Nashville de partir immédiatement de Saint-Domingue. On croit que ce navire partira dans vingt-quatre heures.

Le département a télégraphié au Badger, qui se trouve actuellement à l'arsenal de Mare Island, l'ordre de partir sans délai pour Manille.

Aucun ordre n'a été envoyé au Hancock, à Boston.

On dit au département de la marine que trois ou quatre bâtiments en route pour Manille vont

Feuilleton - DE - L'Abelle de la N. O. DETRESSE MATERNELLE. PAR HENRI GERMAIN. PREMIERE PARTIE. VII. LA PUITE. Suite. Tu ven iras en ville, où tu vendras.... Tiras travailler.... chez les autres, ça te drônera.

Après, quand tu seras devenue raisonnable, tu retrouveras ton coin toi, y aura toujours de l'ouvrage pour toi, à condition que tu m'obéisses.

mariage, tu ne ferais mourir! Je n'aime pas monsieur Marcel...; mon cœur ne m'appartient plus; je ne pourrais pas... non je ne pourrais jamais être sa femme.

Je t'aime tant! Si tu le veux je ne me marierai jamais, je resterai toujours avec toi, toujours! Mais ne me sacrifie pas à je ne sais quels engagements, ou à un caprice de ta volonté?

Je t'aime tant! Si tu le veux je ne me marierai jamais, je resterai toujours avec toi, toujours! Mais ne me sacrifie pas à je ne sais quels engagements, ou à un caprice de ta volonté?

Après, quand tu seras devenue raisonnable, tu retrouveras ton coin toi, y aura toujours de l'ouvrage pour toi, à condition que tu m'obéisses.

Elle allait, pauvre enfant, vers l'inconnu terrible et décevant, sans appui, sans conseils. Seul. Dieu veillait sur elle. DEUXIEME PARTIE. LE PLAN DE DUPRESNE. C'était deux jours après la terrible scène qui avait eu lieu à la ferme des Frères, entre Dallebois et sa fille; scène dont le dénouement quasi tragique avait été la fuite de Madeleine.